3[me] ANNÉE—No 2. LE NUMÉRO, 10 CTS SAMEDI, 16 AVRIL 1904

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL MAIN 999

A L'ETRANGER :
Un an - - - Quinze francs
Six mois - - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.





SOMMAIRE



IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

THEATRE NATIONAL FRANÇAIS

1440 Ste-Catherine. George Gauvreau, Prop.

Semaine du 18 Avril

PRIS PAR L'ENNEMI

(HELD BY THE ENNEMY)

Prix { Matinée, 10, 15, 20, 25 et 30c. / Soirée, 10, 25, 35, 40 et 50c.

N. B.—Les enfants âgés de moins de 5 ans ne sont pas admis aux représentations.

EDMOND GIROUX, Jr.

Pharmacien Chimiste

Edifice du Monument National

216 RUE SAINT-LAURENT

Téléphone Main 2628.

Spécialité : Ordonnances des Médecins.

Affections des Organes respiratoires, toux rebelles, bronchites aigues et chroniques, catarrhe, asthme, engorgements pulmonaires, laryngites, et toutes affections de la poitrine.

Glycetose

Marque déposée

Dose : Adultes, une cuillerée à thé toutes les deux heures.—Enfants : une demie cuillerée à thé toutes les quatre heures. Seul dépositaire :

PHARMACIE GAGNER,

Coin des rues St-Denis et Ste-Catherine MONTREAL.

SOYEZ FINS

Ne gaspillez pas les pièces blanches qui restent dans votre gousset à la fin de la semaine. Appliquez-les à l'achat d'un contrat à la COMPAGNIE DE CRÉDIT DU CANADA, et vous vous en trouverez bien. Pour renseignements, adressez-vous par carte postale à la Compagnie, 107 rue St-Jacques, chambre 69 et 69a.

ON DEMANDE DES AGENTS.



DENTISTES...

Nos dents sont d'une grande beauté, naturelles, inusables, incassables, sans traces d'artifices, et donnent la plus grande satisfaction à tous. Elles sont garanties. Or, ciment, argent pour plombage. Electricité.

Institut Dentaire Franco-Americain

162 Rue St Denis, Montreal

Bell Est 1744.

CHRONIQUES DU LUNDI

PAR

FRANÇOISE

Un fort volume de 325 pages. Prix, 35c

A vendre chez MM. DEOM & FRERES, 1877 Rue Ste Catherine, Montréal.

Montreal Mode

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

Publié sous la direction de

Mme GABRIELLE GORCY

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

22A Rue EMERY. Tél. Main, 2045.

1 an $1 50 ; 6 mois, 80 cents.



CONSOMPTION

CAPSULES CRESOBENE

On ne se soigne plus avec les mêmes remèdes aujourd'hui. Les théories de Pasteur ont bouleversé les méthodes de traitement. Ainsi dans les maladies des voies respiratoires (Toux, Rhumes, Laryngites, Asthme, Bronchites, Tuberculose) on emploie avec le plus grand succès le merveilleux anti-microbes les Capsules Cresobene qui renferment des produits balsamiques et antiseptiques d'une incomparable volabilité dont l'efficacité tient du prodige. DEPOT. ARTHUR DECARY Phcien, 1688 Ste Catherine. MONTREAL. et toutes pharmacies.

50c le Flacon. Monsieur Decary envoie gratuitement sur demande un livret COMMENT LUTTER CONTRE LES MALADIES DES POUMONS.

3 ME ANNÉE—No 2 Samedi, 16 Avril 1904

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

Directrice : R. BARRY

Dire vrai et faire bien

ABONNEMENT :
Un an - - - - - $2.00
Six Mois - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
Tel. Bell. Main 999

A L'ETRANGER :
Un an - - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.

L'AIMEE



Elle passe à l'heure où le jour s'éveille,
Où le clair soleil qui brille au printemps
Sème dans les prés ses tons éclatants
Et verse aux flots bleus sa lueur vermeille.

Elle passe ainsi qu'une blonde abeille,
Frêle, l'air gentil, les cheveux flottants,
Toute rose, et mise avec ses vingt ans
Comme une marquise au temps de Corneille.

Quand elle est passée, on la suit des yeux ;
On ne sait vraiment qu'admirer le mieux :
Ou sa taille fine ou sa tête blonde.

Pour moi qui l'adore et ne le dis pas,
J'irais volontiers jusqu'au bout du monde
Pour suivre au hasard le bruit de ses pas.

Jules Daveigno.

(Le Livre du Cœur).

Dura Lex...

La loi est dure. Si encore elle n'était que dure, mais, trop souvent, elle est inique, injuste. Et je ne comprends pas que sous la poussée de la civilisation qui continue chaque jour son œuvre, rien ne soit tenté pour améliorer ce que nos législations ont gardé de très barbare.

Ainsi, par exemple, on est allé—de par la loi—arrêter dernièrement le frère d'un forçat évadé pour avoir donné un asile de quelques heures et du pain à ce malheureux.

Un frère—coupable si l'on veut et le fut-il trois cents fois plus—qui vient frapper à votre logis, demandant secours et protection, n'a-t-il pas vraiment des droits à l'un ou à l'autre ? et ne devrait on pas plutôt punir celui qui, refusant d'écouter la voix de son sang, inhumainement fermerait sa porte à l'appel fraternel ?

En bien, moi, je déclare—et l'on viendra m'arrêter si l'on veut pour l'avoir pensé et écrit—que je donnerais à n'importe quel criminel qui viendrait le solliciter le morceau de pain dont il aurait besoin pour apaiser sa faim, et il pourrait la manger en paix, cette bouchée de pain sans que son esprit fût troublé par la crainte de mes dénonciations. Ah ! cette chasse à l'homme combien elle est horrible et combien elle m'inspire de dégoût ! Si la justice humaine l'exige dans l'intérêt de la société, laissons-la faire son œuvre dans l'ombre, sans lui donner le grand jour de la publicité.

Tous les jours, les titres palpitants se dressent, pour la foule, dans nos journaux :

" Il était ici Il a passé par là. C'est lui. Sera-t-il pris ? " En outre, tous les signalements qui peuvent maintenir les limiers sur la piste de cette pauvre bête humaine.

Et quand je songe à ce misérable, traqué de tous côtés, ayant tout contre lui, la terre et les hommes, quand je le vois faire une lutte si vaillante et si brave pour s'assurer du plus grand de tous les biens : la liberté, vous penserez de moi ce que vous voudrez, mais j'ai dans l'âme le désir que le forçat échappe à ceux qui le poursuivent et qu'il vive, dans quelque coin ignoré, une vie qu'il ferait sans doute meilleure, pour toutes les peines, toutes les angoisses qu'elle lui a coûtées.

***

Oui, la loi est inique.

Que dire de cette clause du code qui oblige une femme à déposer en cour de justice contre son mari ?

" L'accusé—sa femme, son mari, selon le cas, seront trouvés témoins compétents..."

Un juge sur son banc sentit tout son être se révolter devant ces lignes—je cite le cas récent de l'affaire Bélanger—et refusa d'obliger la femme de l'inculpé à donner un plein et entier témoignage contre son mari. Et cependant, il ne se trouve pas un homme

pour présenter devant nos législateurs un amendement modifiant l'odieux de cette clause.

Car, il ne se rencontre pas toujours des juges aussi humanitaires que celui qui présida au procès Bélanger.

Il y a quelques années, à Montmagny, un homme, du nom de Gosselin, fut accusé de meurtre et condamné à subir son procès.

Le grand connétable de Québec descendit à Montmagny, vint chercher la femme de Gosselin, la conduisit à la ville, où il la garda séquestrée chez lui.

C'est en vain que l'avocat de la défense voulut voir la femme Gosselin, alléguant qu'il avait besoin de lui parler pour aider la préparation des preuves en faveur de l'accusé on lui refusa toute entrevue avec elle.

La veille ou le jour du procès, le grand connétable, sans se relâcher de sa surveillance, ramena la femme Gosselin à Montmagny. Elle comparut dans la boîte aux témoins, et ce fut sa déposition qui fit plus pour la condamnation de son mari que tous les autres témoins de la Couronne ensemble.

L'avocat de l'accusé appela successivement devant deux tribunaux différents de cette injustice criante. La loi—la loi des hommes—décida contre ces appels désespérés d'une âme droite que l'iniquité et la cruauté révoltent.

***

Oui, la loi est injuste.

Un mari ivrogne, fainéant ou débauché se refuse à pourvoir à la subsistance de sa femme. Celle-ci alors, travaille, peine, pour gagner de quoi s'habiller et vivre.

Eh bien, ce lâche, ce triste mari, ce pitoyable citoyen peut, s'appuyant sur la loi, forcer sa femme à lui remettre le gain de ses sueurs afin qu'il aille le dépenser à la satisfaction de ses vices, où bon lui semblera.

Une amie m'a raconté qu'elle eut chez elle, en qualité de domestique, une de ces victimes du mariage, qui, à chaque mois, était forcée de verser entre les mains du mari, qu'elle ne voyait qu'à cette occasion, les gages qu'elle recevait mensuellement pour ses services.

Quand a-t-on entendu seulement une protestation indignée contre pareille injustice ?

La semaine dernière, encore, comparaissait devant un magistrat de cette ville, un homme qui, depuis quatorze ans—quatorze ans !—vivait ainsi aux dépens de sa malheureuse femme.

Durant ce laps de temps—l'épouse le déclara sous serment—le mari n'avait pas apporté à la maison la valeur de cent dollars, mais à chaque fois que sa femme rentrait au logis avec l'argent qu'elle avait péniblement gagné au dehors, le mari le lui enlevait, au nom de la loi, et allait ailleurs le dépenser selon sa fantaisie.

Le juge, justement irrité contre pareil monstre, voulut lui infliger une punition sévère, mais le maximum de la peine ne s'élevait qu'à six mois de prison.

Six mois de prison contre quatorze ans de servitude humiliante et haïssable, vrai, la proportion n'est pas égale.

Il est grand temps que les femmes soient éclairées sur leurs droits et qu'elles prennent leurs intérêts en mains propres afin d'obtenir justice, puisqu'il ne se trouve aucun homme assez généreux pour le demander à leur profit.

FRANÇOISE

A propos d'anniversaire.

Nos remerciements à tous les correspondants qui nous ont envoyé leurs félicitations et leurs vœux à l'occasion du troisième anniversaire du JOURNAL DE FRANÇOISE. Nous ne pouvons résister au plaisir de reproduire quelques extraits des journaux et d'une lettre fort encourageante qui nous est adressée par un membre éminent du clergé canadien, parce que ces éloges s'adressent surtout aux collaborateurs de premier choix qui contribuent, par leurs articles, au succès et à la popularité de notre revue :

" Le No. 24 est près du 1er d'un nouvel an, et c'est avec plaisir que je viens aujourd'hui renouveler l'abonnement de la troisième année. A mon sens, *Le Journal de Françoise* est l'un des mieux rédigés du pays, et la lecture qu'il nous fournit vaut mieux que l'or et l'argent en principe et en pratique... "

De notre excellente collègue, Hélène Dumont :

Le " Journal de Françoise " vient d'entrer dans son troisième printemps. Nous allons, n'est-ce pas, Mesdames, lui souhaiter toutes les roses du succès, sous forme de bienfaisants résultats moraux... avec une pluie abondante et régulière de " bank notes ", qui en assure la force et la durée. Comment ne pas féliciter chaudement la directrice intelligente et courageuse qui poursuit sans faiblir sa route unique en notre pays et fraye un passage à maintes idées généreuses que jusqu'ici de traditionnels obstacles avaient arrêtées.

Du *Journal :*

Nous saluons avec le plus grand plaisir l'entrée du " Journal de Françoise " dans sa troisième année. Cette revue féminine a une valeur incontestable. Nous n'en sommes plus à compter les services qu'elle rend aux lettres canadiennes ni à énumérer les mérites de la femme distinguée qui la dirige. Le " Journal de Françoise " est aujourd'hui un journal qui compte, parce qu'il est lu et que ses lecteurs ne sont pas les premiers venus.

Nous souhaitons au " Journal de Françoise " un avenir digne de son passé.

De *L'Avenir du Nord :*

Nous présentons nos souhaits sincères de prospérité au *Journal de Françoise* qui vient d'entrer dans sa troisième année.

Cette " gazette canadienne de la famille " devrait être lue à tous les foyers.

Elle fournit une saine littérature, instructive et réconfortante dont notre élément féminin devrait être plus avide.

Du *Journal de Waterloo :*

Le seul journal au Canada, croyons-nous, qui soit dirigé par une femme, le *Journal de Françoise*, vient d'entrer dans sa troisième année. Cette jolie revue est toujours pleine de vie et d'intérêt, et semble devoir fournir une longue carrière. C'est ce que nous lui souhaitons de tout cœur.

L'Art de la Conversation

QUELQUES personnes s'effraient bien à tort, je crois, des causeries historiques où elles craignent sans doute de retrouver des études oubliées ou qui n'ont jamais été bien lues ; d'autres personnes traitent bien à la légère ce pauvre dix-huitième siècle que j'ai choisi comme époque de cette étude et qu'on considère comme très vieux jeu.

Pour les uns, je tâcherai de rendre les remords scolaires aussi légers que possible ; pour les autres, je rajeunirai de mon mieux mes personnages ; enfin pour les oreilles démocratiques que froissent les appellations nobilières, j'éviterai autant que faire se pourra une trop grande nomenclature de titres. Mon intention d'ailleurs n'est pas d'établir de comparaison entre le temps passé et le temps présent ; les mœurs d'hier et celles d'aujourd'hui. Elles répondent chacune à des états de société différents entre lesquels il n'y a pas de parallèle possible et entre lesquels une comparaison ne prouverait rien.

Les salons du XVIIème siècle avaient tous leurs hommes de lettres, ceux du XVIIIème ont tous leurs philosophes.

La conversation qui se tenait dans dans les salons du XVIIIème siècle, devait forcément se ressentir du changement apporté par un siècle précédent ; c'est pourtant grâce à ce passage au crible du monde brillant des oisifs que la langue de la discussion et de la polémique, si lourde, si empesée tant qu'elle est restée la spécialité des hommes d'école, s'allège et et s'aiguise. Elle cesse de s'adresser aux savants pour se mettre à la portée de tous et surtout des femmes. Elle prend des tours familiers, ingénieux, plaisants ; l'allure souple et vive pour devenir la langue du pamphlet et de la conversation ; elle emprunte la forme de petits vers, de l'apologue et du conte pour faire passer ses audaces. Mais aussi, comme l'a fait remarquer un éminent professeur, elle perd, en couleur et en solidité, ce qu'elle gagne en clarté et en lucidité.

Avec cette société nombreuse, cette allée et venue de visiteurs étrangers, cette réunion artistique et cosmopolite qui manquait forcément de cohésion, il fallait une suprême habileté pour conduire la conversation, pour trouver le diapason, pour mettre en harmonie les cordes de l'instrument. Madame Geoffrin jouait de cet instrument en virtuose ; elle semblait savoir quel son rendrait la corde qu'elle allait toucher ; les esprits et les caractères lui étaient si bien connus que pour les mettre en jeu, elle n'avait qu'un mot à dire ; il n'était rien qui ne parut à sa portée, rien qui ne parut lui plaire et qu'elle ne sut rendre agréable aux autres. Ceux qui avaient le moins d'esprit semblaient en sa présence sentir se détendre les fibres qui tenaient leur imagination captivée et subissaient à leur insu son influence communicative.

Le bon abbé de Saint-Pierre qui la venait voir quelquefois, en ami dévoué, était un piètre causeur. Un soir, il arrive avec l'intention de passer la soirée entière. Voilà madame Goffrin tout à fait ennuyée, elle eut un moment d'effroi ; mais s'inspirant de la situation désespérée, elle fit si bien, qu'elle tira parti du digne abbé et le rendit amusant. Il en fut tout étonné lui-même, et comme elle lui faisait compliment de sa bonne conversation en sortant ; il répondit :

"Madame, je ne suis qu'un instrument dont vous avez bien joué."

Il ne faudrait pourtant pas croire que tout le monde eût de semblables dispositions et que toutes les reines de salons possédassent les mêmes aptitudes. Madame Necker qui, vers la même époque, tenait aussi un salon était loin de jouir des brillantes qualités intellectuelles de mesdames Geoffrin, du Deffant et de Lespinasse. Madame Necker était cependant très instruite ; en cela elle était bien supérieure à madame Geoffrin, mais elle était sans imagination ; compassée, étudié en tout, elle se composait un rôle pour toutes les situations, pour le monde et même pour le commerce intime de la vie.

Le marquis de Chastellux, officier distingué qui servit en Amérique sous Rochambeau raconte à ce sujet une anecdote bien amusante. Dînant chez Madame Necker, il arriva le premier et de si bonne heure que la maîtresse de la maison, n'était pas encore dans le salon. En promenant ses regards un peu à droite et à gauche, il aperçut à terre sous un fauteuil un petit livre qu'il ramassa, c'était un petit livre blanc qui contenait quelques pages de l'écriture de Madame Necker. Il n'aurait certainement pas lu une lettre ; mais croyant ne trouver que quelques pensées spirituelles, il lut sans scrupule ; c'était la préparation du dîner du jour ; Madame Necker l'avait écrite la veille.

Il y trouva tout ce qu'elle devait dire aux personnes invitées les plus remarquables, son article y était conçu dans ces termes : " Je parlerai au chevalier de Chastellux de la *Félicité publique* et d'*Agathe* (deux de ses ouvrages).

Madame Necker disait ensuite qu'elle parlerait à madame d'Angervilliers sur l'amour et qu'elle élèverait une discussion littéraire entre MM. Marmontel et de Guibert etc.

Le dîner fut assurément charmant pour M. de Chastellux, parce qu'il eut le plaisir d'entendre madame Necker dire mot à mot tout ce qu'elle avait écrit sur ses tablettes.

Il est bien évident que la conversation qui s'échangeait dans ces réunions devait nécessiter, à moins d'aptitudes et de dispositions exceptionnelles, une préparation sérieuse, et je suis toute prête à excuser madame Necker de sa sage précaution. Tout ce qu'on pourrait lui reprocher c'est de s'être laissé prendre.

Nous n'avons plus aujourd'hui à redouter de nous trouver aux prises avec tant de savants et de beaux esprits. Ces messieurs ne fréquentent plus guère les salons et adoptent des mœurs beaucoup plus austères et retirées ; ils forment des sociétés de savants ; les assemblées politiques et les journaux donnent un essor à l'expression de l'opinion publique, tandis que le travail qui se faisait alors dans les esprits, réclamait la satisfaction de ce besoin devenu si impérieux aujourd'hui, et c'est pourquoi ces bureaux d'esprit, ces salons littéraires devinrent des centres plus ou moins célèbres où convergèrent les illustrations de tout genre.

Ce qu'il faudrait de nos jours, ce seraient quelques règles bien simples, bien concises pour sauver le reste de conversation auquel nous sacrifions encore quelquefois.

C'est une planche de salut qu'on peut tendre à ceux qui veulent encore causer. Non pas que j'aie la prétention de fournir ainsi une règle de conversation en un certain nombre de chapitres ; cependant, s'il fallait offrir un remède, il n'en serait peut-être pas de plus original que celui dont j'ai entendu l'exposition de la part d'un agréable causeur, doué de beaucoup d'humour, mais d'une légère teinte d'égoïsme ; il ne prétendait d'ailleurs tenir sa méthode que d'une revue anglaise, le *Cornhill Magasine.*

Si paradoxale qu'elle puisse paraître, la doctrine très anglaise qu'il m'exposa, mérite d'être notée.

—Vous rappelez-vous, me disait-il, la raison pour laquelle, suivant La Rochefoucault, les amoureux ne s'ennuient jamais d'être ensemble? C'est parce qu'ils ne cessent de parler d'eux-mêmes. Tout le monde ne peut pas être des amoureux, mais il est bien certain que nous souhaitons tous de ne pas ennuyer et de ne pas nous ennuyer. Pour y parvenir, nous devons avant tout bannir et oublier à jamais le vieux précepte suivant lequel c'est chose inconvenante ou fastidieux de parler de soi-même. Car une condition nécessaire pour que nous n'ennuyions pas autrui de nos paroles, c'est que nous ne nous ennuyions pas nous-mêmes à les dire ; en d'autres termes, pour bien causer, nous devons nous intéresser à ce dont nous causons, et non seulement rien ne nous intéresse autant que nous-mêmes, mais, nous intéresser à un sujet quelconque, c'est encore simplement, nous intéresser à nous-mêmes d'un façon détournée, aussi vaut-il infiniment mieux causer franchement et hardiment de soi-même que de parler d'un sujet indifférent, car dans le premier cas, on risque seulement de froisser, tandis que dans le second, on peut être assuré d'être mortellement ennuyeux. Encore ne risque-t-on rien à causer de soi-même lorsque l'interlocuteur se plaît à être un écouteur, et le monde, fort heureusement, est tout rempli de personnes qui désirent qu'on leur parle plutôt qu'elles ne souhaitent de parler elles-mêmes.

J'espère que vous ne vous attendez pas que je souscrive à cette théorie ; cependant, prenons-en l'essence et voyons s'il n'y a rien à en tirer.

Il n'est pas admissible que l'on ait le droit d'étaler simplement sa personnalité devant les personnes à qui l'on cause. Mais on peut employer des nuances, des artifices. Le charme de la conversation consiste évidemment en une étude prudente et discrète de notre interlocuteur, il consiste à chercher et à découvrir dans cet ordre d'idée le point spécial où notre personnalité pourrait l'intéresser. Si dans une exploration préalable nous avons trouvé ce point ou ce joint, rien ne nous empêche de nous livrer sans scrupule au plaisir de parler de nous-même. Cela vaut encore mieux que de se regarder sans ouvrir la bouche. On supposerait qu'entre lettrés ou artistes, les sujets de conversation ne devraient pas faire défaut, et cependant, si nous en croyons ce qu'on nous raconte de George Sand, il est bien certain que ce ne sont pas ceux qui écrivent le plus qui sont les plus bavards, car George Sand n'était pas bavarde, loin de là, elle restait au contraire souvent bouche close, avec ses amis les plus intimes, avec un air indolent et lassé, ne trouvant rien à dire, même pour les choses les plus simples. Théophile Gauthier faillit se fâcher sérieusement avec elle un qu'il arrivait à Nohant, tout joyeux de venir la surprendre, et savourant d'avance l'effusion de l'accueil qu'il allait recevoir. Mais à sa vue George Sand reste impassible, calme, silencieuse, et elle le quitte pour aller donner des ordres. Lui, étonné et de plus en plus mécontent, se plaint à son compagnon de voyage, un habitué de la maison, d'un pareil accueil ; son mécontentement comme il arrive, s'exalte en s'exprimant ; il veut partir, il rassemble sa canne, son chapeau, sa valise. Le témoin de cette grosse colère va en toute hâte prévenir George Sand pour qu'elle en conjure l'effet. Elle ne comprend rien d'abord à ce qu'on lui raconte. Quand elle a compris, elle frémit d'un pareil accident ; une telle déception la bouleverse, elle se désespère et s'écrie ingénument : " Vous ne lui aviez donc pas dit que j'étais une bête ?" On l'entraîne vers Théophile Gauthier ; les explications commencent ; elles ne furent pas longues, il comprit bientôt à l'accent de la désolation, combien il se trompait, et sa rentrée fut triomphale. Par contre, George Sand excellait à conter des histoires à ses petits enfants : c'était une grand'mère délicieuse.

L'inverse n'est pas moins vrai. Certaines personnes sont en conversation de merveilleux conteurs qui ravissent leur auditoire. Donnez-leur une plume, les voilà entrepris, la verve leur manque, ils s'embarrassent et l'on regrette qu'ils n'écrivent pas comme ils parlent.

Tout ceci indique bien que la conversation est un art, non seulement dans les manuels, mais dans la réalité. C'est un art qui s'étudie et qu'on peut acquérir.

Lamartine a été un des grands causeurs du siècle dernier ; sa conversation si séduisante abondait en sujets intéressants sur ses voyages en Italie et en Orient ; il contait avec une telle éloquence que ses auditeurs charmés quittaient tout pour l'entendre quelquefois des heures entières.

Chateaubriand fut aussi un causeur exquis, mais beaucoup plus poseur et je ne saurais résister à la satisfaction de vous donner ici une appréciation de son genre par M. Gaston Deschamps, l'aimable conférencier que nous avons entendu ici, il y a quelques années. M. Deschamps l'appelait irrévérencieusement un cadet de

Bretagne digne d'être un cadet de Gascogne.

"On se pâmait chez madame Récamier et chez la duchesse de Duras à ouïr les aventures extraordinaires que monsieur de Chateaubriand narrait d'un air avantageux.

"Je traversais, disait-il, une prairie de jacobées à fleurs jaunes, d'alcées à panaches roses et d'obélarias dont l'aigrette est pourpre.

"Ah! Charmant, délicieux, ado rable!

"Et M. de Chateaubriant, adossé à la cheminée de marbre blanc un doigt passé, selon sa coutume sous le revers de son gilet, M. de Chateaubriand, admiré, applaudi, adoré des belles, continuait ainsi:

"Des anfractuosités sablonneuses, des ruines ou tumulus sortaient des pavots à fleurs roses pendant au bout d'un pédoncule incliné, d'un vert pâle. La tige et la fleur ont un arôme qui reste attaché lorsqu'on touche à la plante. Le parfum qui survit à cette fleur est une image du souvenir d'une vie passée dans la solitude."

Un murmure d'approbation accueillait ces paroles. Un frémissement de plaisir répondait à la musique de ces phrases. Et si l'illustre voyageur qui n'ignorait rien des malices de son métier faisait mine d'interrompre sa conférence, les fins visages, les yeux brillants, les sourires engageants se tournaient vers lui avec l'air de dire: "Encore, encore!"

Et il reprenait son cours de botanique céleste.

Moins poétique, beaucoup plus didactique était M. Legouvé, ce vétéran des lettres dont la mort a plongé l'Académie dans le deuil. M. Legouvé n'était pas seulement un maître en conversation et en diction. Il excellait dans cet art que je vous signalais chez Madame Geoffrin, de susciter et de soutenir une conversation. Il avait, comme il disait luimême, l'amour de la diction dans le sang. En quelque endroit qu'il se trouvât, il se composait un auditoire qu'il ravissait par la tournure si fine de son esprit. Un jour qu'il voyageait en Suisse et qu'il s'était arrêté pour quelques jours dans une station alpestre, la pluie ne cessait de tomber depuis quarante-huit heures; impossible de sortir, que faire? Le personnel des voyageurs qui se composait de quelques familles suisses et parisiennes, le supplient de les aider à combattre l'ennui en leur faisant une conférence.

— Très volontiers répondit-il, cela me désennuiera du même coup. Seulement, j'y mets une condition: notre conférence sera une conférence en collaboration, je ne parlerai pas tout seul je veux être interrogé, interrompu, combattu même par les jeunes filles. Je vous offrirai un sujet que nous composerons ensemble.

Vous êtes allés souvent au spectacle, vous avez vu représenter nos principaux chefs-d'œuvre; eh bien! je vous propose le sujet: "*Les jeunes filles dans Molière*"

Le sujet est accepté avec satisfaction. M Legouvé s'adresse alors à son auditoire pour choisir quatre jeunes filles dans l'œuvre de Molière résumant les traits généraux de toutes les autres, et la conférence en collaboration commence. M. Legouvé fait parler tout le monde les jeunes filles comme les vieux messieurs et les dames. Chacun dit son mot. Et ce sont des découvertes auxquelles on est tout étonné de n'avoir jamais songé auparavant. L'étude devient si intéressante et si attrayante que c'en est un vrai enchantement. Tout le monde a de l'esprit. Il semble ce soir là que Molière est plus glorieux que jamais et on le proclame "Le poète des jeunes filles du dix-septième siècle."

Il me faut à mon grand regret abandonner ces causeurs privilégiés, pour revenir à ce qui est plus terre à terre, à ce que nous voyons journellement autour de nous.

Prenons, notre société ordinaire; plaçons-nous dans notre milieu de chaque jour et sachons tirer le meilleur parti possible des situations.

Appliquons-nous surtout, comme je le disais au début, à ne pas rester bouche close, à trouver quelque chose à dire.

Supposons un homme et une femme d'intelligence moyenne, dans un salon du genre moyen, et supposons-les amenés par sympathie mutuelle et par ordre à causer ensemble; comment pourront-ils passer leur temps sans trop s'ennuyer? Ces personnes que nous supposons étrangères à la politique vont-elles discuter l'équilibre européen ou la doctrine de Monroe ou, en d'autres termes, recueillir ce qu'elles auront pu garder de trois articles de journaux, lus les jours précédents? Evidemment, que vous désiriez parler ou écouter, vous éviterez les sujets qui ne touchent pas personnellement votre interlocuteur ou vous-même. Et rien n'est plus facile que de parler à la personne de ce qu'elle fait ou de ce qu'elle s'apprête à faire, enfin de chercher à découvrir dans la personnalité de votre interlocuteur une région où vous puissiez faire entrer quelque nouvelle face de votre personnalité propre.

Naturellement, ceci n'implique pas qu'il ne faille pas parler d'autrui si on le fait avec intelligence et charité De quoi, homme et femme, pourraient-ils causer si ce n'est d'hommes et de femmes?

Il ne s'agit pas non plus de restreindre toute conversation à des personnalités, on peut parfaitement parler de questions abstraites, si telles questions vous intéressent plus que les questions de personnes, car en ce cas, elles font partie de vous-même, et c'est de vous même que vous parlez, ce qui vaut encore mieux d'après le principe que je viens d'énoncer, que de parler d'autrui.

Mais, sauf ce cas spécial, rien n'est plus apte à intéresser à la fois votre interlocuteur et vous, que d'échanger vos jugements sur des personnes que vous connaissez tous deux.

Ceux qu'il faut avant tout et pour y arriver, tous les moyens sont bons, c'est que l'on ne perde pas ici, dans ce Canada-français le goût de la conversation dans cette belle langue française dont Chénier disait:

Ce langage sonore aux douceurs souveraines
Le plus beau qui soit né sur des lèvres humaines.

Cette langue toute
De force, de douceur, de grâce et de fierté.

dont les Canadiens-Français ont assumé la noble tâche de conserver intact l'héritage sacré.

MME SAUVALLE.

A Mille-Fleurs, c'est l'éclosion des beaux chapeaux et des élégantes capotes fleuries, 1554 rue Sainte-Catherine.

Predicateur et Predication

VOICI le carême fini. C'est peut-être le temps de parler un peu des prédicateurs et de la prédication

Que vous êtes gâtés à Montréal ! Chaque année, on vous donne pour le carême des orateurs qui vous charment tout en vous faisant aimer la religion. Il y a un an, vous avez eu Mgr. Rozier, un orateur ravissant, qui vous a fait voir les beautés de l'Ecriture sainte. Cette fois on vous a donné un jeune dominicain, le Père Delor. J'ai lu plusieurs de ses sermons dans les journaux et je les ai trouvés superbes comme style et comme pensée. Sans doute, la simple lecture du discours ne saurait donner une idée exacte de la puissance de l'orateur : il faut le voir, il faut l'entendre jeter, comme disait Lacordaire, sa parole toute chaude sur son auditoire. Cette lecture m'a laissé tout de même une impression profonde. Il a parlé de la parole de Dieu dans des termes qui la font aimer et qui engagent à la pratiquer. " Notre religion,—disait un jour devant moi un excellent moine,—est une religion de joie : il ne faut donc pas en faire un épouvantail ou une chose sombre et repoussante. N'est-elle pas, au contraire, douce et consolante ? Le Christ qui l'a fondée est le même qui disait : " Laissez venir à moi les petits enfants," le même qui disait : "Aimez-vous les uns les autres," le même qui a pardonné à la pécheresse Madeleine, le même enfin, qui a amené avec lui au ciel le bon larron ? " C'est dans ce sens large et vraiment chrétien qu'on vous a prêchés. Certains prédicateurs, au lieu de chercher à nous faire aimer Dieu à cause de sa bonté infinie, s'efforcent de nous le faire craindre à cause des tourments épouvantables qu'il a préparés. On parle de préférence de l'enfer au lieu du paradis. Ce n'est pas ainsi, je crois, que le Père Delor s'est adressé à son vaste auditoire de Notre-Dame.

Les choses, hélas ! ne se sont pas passées de cette façon chez nous. Nous avons eu, à Québec, au commencement du carême, une retraite pour les femmes à la Basilique. Elles se sont fait rudement malmener par leur prédicateur dont j'aime mieux taire le nom. Notre population, il l'a lui-même admis, est profondément bonne et catholique. Or, un étranger qui aurait entendu ce prédicateur serait parti avec une bien piètre idée des femmes de Québec. Il leur a parlé comme s'il se fut adressé à des hommes de chantier. Le théâtre, la danse, les cartes ont défrayé la plupart de ses sermons. En parlant du théâtre, il a tenu le langage délicat que voici : " Vous voyez sur la scène des femmes décolletées ; il y en a aussi dans l'auditoire. Elles occupent des places qu'on appelle..... des " loges. " C'est bien nommé. " N'est ce pas que c'est très spirituel ? Dans un salon, on éconduirait quiconque se servirait de pareilles expressions. Et, c'est dans une église qu'il parlait ainsi ! De la Basilique, ce prédicateur est allé au faubourg St Jean, et là, il a positivement dit que ceux qui fréquentaient les théâtres étaient de la *rogne*.

Mais, ce sont nos jolies danseuses qui s'en sont fait donner sur les doigts. Il a été sans ménagement pour elles. " On laisse, dit-il, les jeunes filles et les jeunes gens seuls et sans surveillance dans ces bals..." Hélas ! quelle société ce bon Père a dû fréquenter dans sa jeunesse, si les choses se passaient ainsi ! " Ceux, ajouta-t-il, qui sortent de ces maisons où l'on a dansé en sortent *déshonorés !*" Et, notez bien qu'avec une logique irréfragable, il avait commencé par proclamer que l'Eglise ne défendait pas la danse.

Ce fut ensuite le tour des cartes. Anathèmes les jolies femmes qui font un petit " euchre " ou un modeste poker ! Comme les cartes n'étaient pas encore inventées à l'époque où Dieu a promulgué ses commandements, il n'a pas pu les défendre, mais cet excellent Père est bien d'opinion qu'elles auraient dû l'être. Les cartes sont pour lui une invention de l'enfer ; les démons sont des joueurs insatiables. Il a fait intervenir jusqu'à ce pauvre Néron qu'on ne s'attendait guère à voir dans cette affaire. Ce farouche César était, parait-il, un joueur et un danseur invétéré. C'est cette passion funeste qui l'a poussé à brûler Rome et à assassiner sa mère !

Voilà à quelles exagérations ce prédicateur s'est porté. Cependant, jamais notre société québecquoise, si bonne, n'a été plus sage que durant le dernier carnaval. Nous avons eu une couple de bals et quelques petites soirées intimes où la jeunesse était surveillée avec une scrupuleuse attention. Et, c'est à propos de cela que nous avons eu ces violentes dénonciations que notre ville a été représentée comme une espèce de Sodome antique.

Ces exagérations ne mènent à rien, sinon à révolter les bonnes gens qui les entendent. Après tout, ni le théâtre, ni la danse, ni les cartes ne sont choses mauvaises en elles-mêmes. Qu'on nous mette en garde contre les dangers qu'elles peuvent offrir, c'est très bien, mais que l'on ne vienne point nous faire croire que c'est un crime de fréquenter le théâtre, quand les pièces sont morales, de danser ou de jouer aux cartes.

Dans notre pays, la prédication, en générale, est pitoyable. On nous prêche une religion enfantine. Cela est dû à ce que la plupart du temps, les prédicateurs parlent sans préparation, sans avoir étudié. Dans ces conditions, il leur est impossible de traiter les hautes questions d'enseignement religieux d'une façon convenable. Ils se rabattent sur des lieux communs, sur l'enfer surtout. On nous le décrit sous les formes les plus fantastiques, les plus invraisemblables. Ne vaudrait-il pas mieux nous parler des vérités sublimes de la religion, nous engager à les pratiquer afin d'échapper à ces épouvantables tourments ?

Si l'on voulait, pourtant, s'en donner la peine, que de belles choses il y a à dire sur la religion ! que de beaux

modèles de prédications n'avons-nous pas dans notre langue? On n'aurait qu'à lire Bourdaloue, Massillon, Ravignan, Lacordaire, Monsabré et tant d'autres orateurs de la chaire qui ont brillé à diverses époques. Je ne prétends pas qu'il soit facile d'atteindre le degré de perfection où ils sont arrivés, mais l'on pourrait les étudier et les imiter au moins de loin.

Bourdaloue parlait devant la Cour de Louis XIV, qui ne valait pas, sous le rapport des mœurs, notre société. Il se gardait bien d'injurier ses auditeurs: il se contentait de leur faire voir l'horreur qu'on doit avoir pour le péché et le bonheur qu'on éprouve à respecter les enseignements du Christ.

A Paris, où il y a tant de mauvais théâtres, croyez-vous qu'un prédicateur aurait osé se servir d'un langage comme celui que j'ai entendu du haut de la chaire de la Basilique de Québec? Non: on dénonce le vice, mais on le fait dans un langage respectueux pour ceux qui écoutent, surtout quand ce sont des femmes dont les oreilles sont plus délicates que les nôtres.

UN PAROISSIEN.

Le Travail

QUELLE âme ne tressaille pas à ce mot qui a résonné dans tous les siècles? Il annonça à l'homme sa condamnation après sa désobéissance et il se répercuta de génération en génération pour rappeler sans cesse le châtiment et la force de la volonté divine. Tout homme, le riche aussi bien que le pauvre doit se courber sous cet arrêt irrévocable: c'est celui d'un Roi devant qui tout plie!

"L'homme est fait pour travailler comme l'oiseau pour voler." En effet le travail est sa destinée ici bas, et il ne saurait atteindre à la vie paisible de la conscience tranquille s'il ne se soumettait à cette loi universelle. Tout travail ne cache-t-il pas le bonheur sous l'effort? C'est la rose derrière les épines. Oui, le travail qu'il soit manuel, intellectuel, ou moral, est une source de jouissances!

—Doux est le travail manuel dont l'origine se perd dans la nuit des temps. C'est un de ces "savoirs que rien n'a jamais pu détruire; la jeune fille et la femme chrétienne n'ont cessé de s'y adonner et de le perfectionner. Quelles heures plus agréables que celles que l'on passe à la broderie d'un ouvrage offert bientôt en "souvenir" par l'amour filial ou par la douce amitié! Quelles heures plus précieuses pour la charité et pour la piété que celles qui sont employées à la confection de vêtements pour les pauvres ou d'ornements pour les ministres du Seigneur!

Ce travail manuel n'a-t-il pas le plus touchant et le plus parfait des modèles? Marie, la Vierge Immaculée n'a-t-elle pas préparé de ses propres mains les langes de son Divin Enfant? Et pour tout elle était la Reine du Ciel, la mère d'un Dieu et le chef-d'œuvre du Très-Haut! Après un tel exemple comment reculer devant le travail à l'aiguille?

Le travail intellectuel est supérieur au travail manuel, ayant pour objet les facultés de l'âme, leur développement, leur perfectibilité; il occupe l'esprit, le développe et l'orne d'une foules de connaissances; il engendre des délices inconnues à ceux qui ne se sont jamais donné la peine de creuser les sillons de la science.

C'est par l'application continue que l'on parvient à pénétrer ces profondeurs. Que de lassitudes ne faut-il pas surmonter dans la jeunesse surtout, mais bienheureux sont les vaillants qui ne s'épouvantent pas des difficultés et ne reculent même pas devant "l'exil!" Combien de jeunes gens, en effet ne s'expatrient-ils pas en de lointaines contrées pour y chercher les secrets encore ignorés par la science de notre jeune pays? Combien y en a-t-il, qui, plus forts que leur cœur abandonnent famille et amis pour s'enfermer dans une profonde solitude et se livrer à ce travail qui fera d'eux les hommes de demain, tandis qu'ils sont désignés parmi les braves d'aujourd'hui!

Le travail intellectuel est cet aimant qui attire en haut, toujours plus haut. On aime ce qui est beau quand on a appris à le connaître, et c'est le travail intellectuel qui soulèvera le vide cachant jusqu'alors l'idéal d'une vie consacrée à la recherche du vrai et à la contemplation du bien.

Plus noble et plus élevé encore est le travail moral auquel aident les deux autres; c'est celui du chrétien, du saint.

Chacun porte en soi de bonnes et de mauvaises inclinations qu'il faut développer et réprimer pour arriver au juste milieu nommé: vertu. Pénibles sont les premières luttes, mais la paix intérieure dédommage des difficultés et l'on finit par chérir ce travail intime, ce combat de tous les instants qui transforme et rend aptes à de grandes choses. Le travail est donc la destinée de l'homme sur la terre. De même le pilote en regardant entre l'Océan et le ciel s'écrie: "de l'eau, encore de l'eau, toujours de l'eau" de même l'homme qui considère l'avenir incertain, peut dire avec toute assurance: "du travail, encore du travail et toujours du travail!" Heureuse peine qui se change en bonheur ici-bas et en or pour l'éternité!

FOURMI.

L'autre jour, le Pape a reçu une dame d'honneur de la reine Hélène et dont la mère était et est encore elle-même la dame d'honneur de la reine Marguerite. Pie X l'a connue à Venise.

—Eh bien! demanda le Saint-Père, pourquoi votre mère n'est-elle pas venue avec vous?

—Un sentiment de délicatesse l'a retenue. Elle craignait que peut-être...

—Mais pas du tout. Je la recevrai avec plaisir. Est-ce que je dois oublier les bonnes personnes que j'ai eu le plaisir d'approcher avant d'être Pape.

Naturellement, dans le vieux monde noir et celui du Vatican, on est quelque peu stupéfait de ce brusque changement aux traditions implantées au Vatican depuis 1870. Mais Pie X feint de ne pas s'en apercevoir.

Pensées et Maximes

Le cœur humain veut plus qu'il ne peut; il veut surtout admirer. Il a en soi-même un élan vers une beauté inconnue pour laquelle il fut créé dans son origine.

CHATEAUBRIAND.

Une Reine des Fromages et de la Crème

XVIII.

(Suite.)

Mais le brave homme, non sans raison, n'y croyait guère et regardait mélancoliquement les lames du début du flux creuser chaque jour davantage leur gouttière au creux plus prononcé du lit marin, devant la baie ouverte de la dernière tranchée de la digue restant à combler.

XIX

SUR LE BORD DU TOURBILLON

Tout le monde sait que Londres est une ville fort laide. Il serait absurde de nier que de toutes les capitales de l'Europe c'est l'agglomération de briques et de mortier la plus hideuse, la plus noire, la plus enfumée qu'éclaire le soleil, ou que le plus souvent il n'éclaire pas. Londres n'en a que plus de mérite à devenir presque beau chaque année pendant trois mois entiers. Elle n'a ni le climat, ni les merveilles architecturales, mais elle a sa Saison pendant laquelle, par un miracle, elle sait être souriante pour accueillir ses hôtes, et alors, elle éclipse pour quelques semaines Vienne et même Paris. Sans doute, son plus beau jour est plus triste qu'un jour de pluie dans ces deux autres capitales ; mais, quand les affreuses façades de briques sont soudain parées des couleurs de crocus et des jacinthes, quand le merveilleux gazon anglais étale son tapis d'émeraude dans les parcs, quand cavaliers et amazones commencent à se réunir dans le Row, et que d'élégantes visions apparaissent aux glaces des portières, quand tout prend un vernis de neuf et de belle humeur, habits, chevaux bien pansés, chapeaux aux reflets de miroir, et jusqu'aux shillings et aux pences économisés toute l'année pour ce trimestre heureux, quand tout est frotté, poli, luisant, choses et gens, esprit et matière, alors qui voudrait quitter cette capitale momentanément enchanteresse pour tout autre séjour du monde ?

Ulrique était depuis plus de quinze jours à Londres, et elle y passait par tous les degrés qui séparent l'étonnement de la stupéfaction. Elle se rappelait assez nettement Vienne, mais qu'était ce lointain souvenir en comparaison de ce qu'elle voyait ! A côté de Hyde Park le Pratter était un désert, comme relativement au tumulte de Regent Street la Ringstrasse était le silence. Ils étaient loin, et le profond repos de Glockenau et la solitude à peine moins profonde de Morton !

Cette quinzaine avait été presque exclusivement consacrée à courir les magasins, à des consultations avec des couturières et à une certaine quantité de dîners en ville. Londres se remplissait rapidement ; c'était le moment où les feuilles n'ont pas encore eu le temps de devenir sales et où les espérances n'ont pas encore eu le temps d'être déçues.

Ulrique, au théâtre et en voiture au Parc, avait fait bien des nouvelles connaissances, mais, en réalité, comme le lui expliquait Mme Byrd, elle était encore une inconnue pour le monde élégant, et cependant tant de lorgnettes s'étaient obstinément dirigées vers sa loge, tant de têtes s'étaient retournées dans le Row, que la nouvelle beauté commençait à faire quelque bruit qui, comme les ondes sonores, gagnait de cercle en cercle ; une étoile, si étincelante soit-elle, ne peut percer d'un seul coup une si immense épaisseur d'humanité agglomérée.

—On ne vous a pas encore vue, — répétait Mme Byrd, — il faut un grand bal pour être lancée.

—Madame a raison, comtesse, — lui dit ce soir-là son voisin de table au dixième dîner auquel elle assistait depuis deux semaines qu'elle était à Londres — Et gardez-vous d'avoir jamais le vertige ; vous n'êtes encore qu'au bord du cyclone, attendez que vous soyez emportée au milieu du tourbillon.

C'était un marquis plus que mûr qui parlait ainsi. Ulrique l'avait rencontré pour la première fois ce soir-là, et, avant qu'on fut arrivé au second service, elle tenait ce Lord Cannington pour le plus original et de beaucoup le plus amusant de toutes les connaissances qu'elle avait faites jusque-là. Avec ses traits parcheminés, ses sourcils en broussaille, surmontant une paire d'yeux sans cesse en mouvement, sa moustache grise effilée et son sourire sardonique, il lui faisait très justement l'effet d'un Méphistophélès âgé, suprêmement distingué et assez digne ; et certes sa conversation n'était pas faite pour détruire cette impression.

—C'est votre première Saison, m'a-t on dit ?—articula-t-il sans préambule de sa voix aigre et sèche. —Hum ! j'ai déjà entendu parler de vous, cependant !

—Par qui ?. . . — demanda Ulrique un peu surprise.

—Par qui.... par qui ?.... — répéta Lord Cannington d'un ton maussade. — Comment puis-je savoir par qui ? Ce genre de choses-là se trouve dans l'air, on les respire comme la suie et l'odeur des truffes. Vous ne supposez pas, n'est-il pas vrai, qu'une héritière de votre.... comment dire ?.... de votre calibre, fortune et beauté — je suis assez vieux pour être votre grand-père, je peux donc parler sans réticences — puis paraître à Londres sans faire sensation. Sans que vous vous en doutiez, vous êtes un phénomène. Où êtes-vous allée jusqu'ici ?

—Mme Byrd dit que je ne suis allée nulle part, — répondit Ulrique qui commençait à s'amuser, — mais je vais à mon premier bal demain

—Hum ! robe blanche, perce-neige, et le reste, n'est-ce pas ? je connais ce style-là.... appartient à la troupe des colombes débutantes, des petites oies bien dressées....

—Savez-vous que vous êtes très peu courtois, ou bien sceptique, je ne sais trop lequel des deux ? dit Ulrique en riant.

Le marquis la regarda un moment en silence du coin de l'œil.

—Ma belle et jeune amie, — reprit-il, — j'ai débuté comme la plupart, l'esprit emmailloté dans ce que les imbéciles appellent le sens moral et pourvu de ma dose de sentimentalité. Mais j'ai vécu soixante-cinq ans, à

Londres principalement, et, Dieu merci, j'ai eu la sagesse de me débarrasser de ces entraves.

—Pourquoi Dieu merci ? demanda Ulrique, peu accoutumée à ce persiflage de sophiste mondain.

Son compagnon ne répondit pas directement.

—Voulez-vous jouir de la vie en général et de cette Sai on en particulier ? — interrogea-t-il.

—Naturellement je le désire, mais...

—Alors suivez mon cons il et surtout sachez regarder plus loin qu'autour de vous. Ne mettez ni la robe blanche ni les perce-neige, car personne n'y croira, et ne croyez pas aux autres sur ce que vous en verrez. Ne flottez pas dans la vie enveloppée dans de nuageuses illusions qui vous aveugleront de façon à vous faire trébucher à chaque pas, mais ayez le courage de regarder où vous marchez et alors posez votre pied hardiment. Je crois qu'il y a en vous l'étoffe.... Quoique ce bal de demain doive être le premier, vous n'êtes pas une enfant sans expérience, c'est écrit sur votre figure. Je peux donc vous dire très franchement que, dans le monde, il n'y a ni amour désintéressé, ni amitié incorruptible, ni opinion qui ne s'achète....

—Que reste-t-il donc alors ?

—Mais tout ce qui vaut la peine de vivre. Le confort anglais reste, la joyeuse vie continentale, la bonne cuisine, le bordeaux chauffé à point, les fauteuils capitonnés, les voitures bien suspendues, les salons bien éclairés, la puissance de la beauté et de l'argent.... tout cela reste. C'est une illusion de s'imaginer que ces choses-là ne satisfont pas le cœur humain... il n'y a que les gens qui n'ont pas d'argent pour les acheter qui disent cela, et il n'y a que les fous, qui cherchent la vertu dans une salle de bal ou l'héroïsme derrière un filet de tennis, qui se plaignent de leur lot. Comme si toute personne instruite ne savait pas aujourd'hui que la vertu est une question de sang et que l'héroïsme est déterminé par la forme du crâne Ouvrez bien vos beaux yeux, ma jeune amie, et croyez-en mon expérience.

Le vieux marquis parlait sans aucune trace d'émotion et sans la plus légère nuance d'amertume, aussi à son aise et aussi agréablement que s'il discutait le dernier drame ou critiquait les modes les plus récentes... Ulrique s'en attrista presque.

Quelle doctrine et qu'il serait odieux qu'elle fût la vérité !

—Ainsi, — dit-elle, — la conclusion de votre sermon est que je dois jeter toutes mes croyances par-dessus bord ?

—Donnez le coup de balai tout de suite, croyez-moi C'est ce que j'ai fait moi-même, et vous ne pouvez pas vous imaginer combien je m'en félicite,

—Marquis, l'amertume de vos théories désenchantées me pique au vif. Moi aussi, j'ai eu des croyances qu'il m'a fallu perdre. Que diriez-vous de m'avoir pour disciple ?

—J'ai déjà répondu à cette question. J'ai dit dès le commencement de notre conversation que vous n'apparteniez pas au genre *débutante* ordinaire. Je vous prendrai pour disciple si vous voulez me prendre pour guide, conseiller-philosophe et ami, dans les chemins du labyrinthe que vous avez à parcourir.

—Le traité est signé, dit en riant Ulrique, qui vida d'un trait sa coupe de champagne.

Le lendemain était le jour du bal à l'ambassade de Russie. Ulrique s'y préparait à son premier combat, lorsque inopinément Charlotte parut à la maison de Park Lane, prétextant des emplettes urgentes à faire à Londres.

Ulrique la reçut avec surprise et assez froidement, n'étant pas dupe de ce besoin soudain de visite aux magasins de Londres. Lady Nevyll, d'ailleurs, découvrit sur l'heure ses batteries en cherchant, par tous les moyens possibles, à dissuader Ulrique d'aller au bal de l'ambassade et en s'efforçant de savoir si la jeune fille n'avait pas encore retrouvé à Londres certaines anciennes connaissances. Ulrique, souriant de pitié, la laissa à ses terreurs intimes pour aller s'habiller.

L'ambassade de Russie étincelait de lumières quand Ulrique et son chaperon descendirent de voiture. La jeune comtesse gravit en silence les degrés : elle était émue et son cœur battait à coups pressés, non de timidité ni d'appréhension, mais de curiosité de ce monde, au sein duquel elle allait paraître, et d'impatience d'être sur son nouveau champ de bataille et d'engager la lutte. Sauf la transposition de décor et de situation, Ulrique se retrouvait telle, au fond, qu'au lendemain de la mort de son père.

Sur chaque palier et dans tous les coins possibles étaient groupés des arbustes rares ; des traînes de soie frôlaient les tapis des marches, le bourdonnement de voix nombreuses, à demi noyé sous les accords de l'orchestre, planait dans l'atmosphère chaude et parfumée, comme au-devant d'elle. Il semblait à Ulrique qu'elle n'eût pas assez d'yeux pour regarder toutes les merveilles dont elle était entourée. Elle était si captivée par ce merveilleux spectacle qu'au grand scandale de Mme Byrd, elle oublia de saluer la maîtresse de la maison et ne remarqua pas l'intensité d'étonnement qui faisait le silence sur son passage.

Elle entra dans la salle de bal comme une valse finissait et que les couples de danseurs se séparaient. C'était un moment de calme relatif, juste suffisant pour donner de l'importance à chaque nouvelle apparition d'invités sur le seuil. Ulrique, qui avait fait quelques pas dans le salon, fut toute surprise de se trouver entièrement isolée et de voir, le bourdonnement des conversations cessant subitement, tous les yeux tournés vers la porte par où elle venait d'entrer, et dans tous ces yeux une expression de stupeur émerveillée. Que pouvait-on regarder ainsi, à l'exclusif détriment de toutes les belles choses qu'elle admirait, elle, avec tant d'enthousiasme ? La réponse au point d'interrogation qu'elle se posait ne se fit pas attendre. Elle eut tout à coup la sensation que c'était elle le point central, l'objet de cette soudaine attention, que c'était elle que dévoraient ces centaines de regards curieux. De quelque côté qu'elle se tournât, l'éclair de sa prunelle rencontraient un même éclair.

(A suivre).

LE COIN DE FANCHETTE

Petite fille.—La broderie rococo est une broderie faite aux petits rubans. Ce n'est pas plus extraordinaire que cela

Admirateur du poète.—Je sais qu'il s'est publié dernièrement à Bruxelles une anthologie du poète Georges Rodenbach ; vous aimeriez sans doute ce livre qui résume les plus belles œuvres de cet écrivain mort au moment où il était en pleine gloire Un éditeur parisien pourra sans doute vous le procurer. 2° Mlle Vianzone a écrit "En Terre Sainte" et Mathilde Sérao "Voyage au Pays de Jésus." Ne pas confondre.

Blasé.—Vous n'êtes pas comme les Japonais qui, eux, au moins, comprennent la joie de vivre. Ils naissent le sourire aux lèvres, il vont mourir de même. Non, la vie n'est pas aussi laide qu'on le dit ; il faut savoir prendre les contrariétés qui nous arrivent sans les exagérer et surtout sans laisser s'y attarder notre esprit. Somme toute, n'avons-nous pas dans le cours de notre existence plus de joies que de douleurs? Mais les joies, nous ne les comptons pas, tandis que nous ressassons nos chagrins à bouche que veux-tu Allons, mon cher ami, bon courage. Vous n'êtes pas plus que moi blasé ; tout ça c'est pour la pose, pour la façade. Soyez plus humain avec un petit grain de philosophie. Voilà la pilule par excellence pour aider à digérer les ennuis quotidiens.

Echo du Manitoba.—C'est un beau pays que le vôtre, où j'irai peut-être quelque jour, et, alors, je me souviendrai de votre invitation. J'aimerais à manger le pain qui provient de ces "épis d'or" Ils ne sont pas de ceux dont parle le Chemineau de Jean Richepin : ils font du pain pour les autres. 2° Oui, le théâtre vous manque, j'en suis sûre. Pourquoi ne vous amusez-vous pas à monter des petites pièces dans la famille, c'est si amusant, et, grâce à cette distraction, les heures de chômage sont bien vite passées.

Bonapartiste.—Les descendants de Caroline, reine de Naples, vivent encore. Ils sont connus sous les noms de princes Murat. 2° Après sa déchéance, Caroline prit le nom de comtesse de Lipona, qui est un anagramme de Napoli c'est-à-dire Naples.

Anonyme. — A votre propos, permettez-moi de vous raconter la petite histoire que voici. Je vous avoue d'avance que je n'ai pas le mérite de son invention :

Un prédicateur célèbre recevait beaucoup de lettres des membres de sa congrégation, et avait l'habitude de s'en servir dans ses sermons. Ces lettres traitaient ordinairement de sujets religieux, et le plus souvent demandaient des conseils.

Un matin il en trouva une parmi son courrier qui ne contenait que ce seul mot "Fou."

Il communiqua le fait à sa congrégation et ajouta tranquillement :

"Il arrive assez souvent qu'un homme écrive une lettre et oublie de la signer, mais c'est la première fois que je vois un homme signer son nom et oublier d'écrire la lettre."

Sympathie. — Vous pourrez vous procurer les poésies d'Emile Nelligan, chez Beauchemin, rue St-Paul, ou chez n'importe quel autre libraire. Prix, 75 cts le volume. C'est un livre à posséder dans sa bibliothèque.

Mère affligée.—Les punitions corporelles sont odieuses et souvent funestes aux enfants. La sévérité ne veut pas toujours dire le châtiment. Le moyen d'action le plus efficace, c'est le bon exemple ; c'est le plus sûr de tous les modes d'enseignement ; en second lieu la douceur et la patience qui viennent à bout de tout.

Jean de Canada.—Reçu votre manuscrit, embaumant l'amour à trois lieues à la ronde. Voilà une note nouvelle au JOURNAL DE FRANÇOISE où l'on est guère amoureux. Merci, cher confrère.

Cécilia.—Merlin est un barde breton du VI[e] siècle. Les nombreuses légendes auxquelles il a donné le thème nous le représentent tantôt un prophète, tantôt un enchanteur.

Outaouais.—A mon grand regret, j'ai dû décliner l'honneur d'aller faire une conférence à Ottawa, ayant déjà refusé cette offre périlleuse à d'autres endroits. 2° Je comprends ce que vous voulez dire ; je ne partage pas votre opinion. 3° Il est toujours permis d'être curieux, mais il est aussi avantageux de savoir garder un secret. Souffrez qu'Yvette Frondeuse conserve son incognito.

FRANÇOISE

Propos d'Etiquette

D. — *Est-il nécessaire d'écrire une lettre de condoléances sur du papier de deuil ?*

R.—Le papier de deuil n'est nullement nécessaire.

D.—*Puis-je demander par lettre, à une jeune fille, la permission d'aller la voir ?*

R —Certainement.

D.—*Les gants sont-ils portés au théâtre ?*

R.—Au théâtre, aux concerts, voire même aux bals, les mains peuvent être nues, à condition toutefois qu'on ait de belles bagues à exhiber.

D —*Est-ce le bras droit ou le bras gauche qu'un homme doit offrir à une femme ?*

R.—Le bras gauche. Le bras droit doit rester libre dans le cas où l'on aurait à s'en servir pour défendre la dite dame.

LADY ETIQUETTE

CORRESPONDANCE

MA CHÈRE DIRECTRICE,

Je désire vivement, mademoiselle, que vous sortiez victorieuse de la guerre que vous faites à l'alcoolisme. Quel immense service vous aurez rendu à notre cher pays en contribuant à l'arracher au péril qui le menace si grandement. Dieu merci, je n'ai jamais vu que de très loin ces tristes êtres abrutis par l'alcool, mais j'ai vu de près les larmes de pauvres femmes à la merci de misérables ivrognes. Il est temps d'enrayer le mal ; c'est une tâche extrêmement difficile, et, dans les campagnes je crois qu'elle sera toujours impossible tant que l'octroi des licences d'hôtel sera sous le contrôle des conseils municipaux. Les élections municipales se font sur la question des licences, et vous ne sauriez croire à combien d'intrigues, de haînes, de rancunes, de misères de paroisse de toutes sortes, cela donne lieu. Si le gouvernement prenait le contrôle du commerce des boissons et nommait à cet effet un agent dans chaque localité avec ordre de ne livrer la boisson qu'à des gens qualifiés, il me semble que ce serait un moyen efficace de diminuer l'ivrognerie ; mais surtout il faudrait abolir complètement et sans miséricorde l'usage de payer la traite et de boire dans les bars. C'est une idée à moi que je vous soumets.

UNE ABONNÉE

Pour Rire

Un jour le bon Dieu s'ennuyait.

Il venait de créer le ciel et la terre, puis n'ayant plus à travailler, il était devenu tout pensif...

Enveloppé dans son grand manteau couvert d'étoiles, il écoutait les cantiques des anges et regardait avec mélancolie la Vierge sourire aux petits chérubins qui lui offraient des roses...

" Mon fils bien-aimé, dit Marie avec tendresse, quelle est donc en ce moment la cause d'une si grande tristesse ?

La beauté de votre ciel ne vous réjouit-elle pas ? Les anges chantent votre infinie grandeur... les séraphins vous adorent à genoux et les petits chérubins sèment des fleurs sur les marches du trône... Souriez-leur donc un peu... cher Jésus ! Cela leur fera tant de bonheur...

—" Trop de bonheur dans le ciel... pas assez sur la terre, fit tristement le Seigneur, voilà ce qui m'afflige...

" Je voudrais créer encore quelque chose de nouveau... de jeune, de joli pour égayer un peu la monotonie qui attriste le monde...

—" Reposez-vous, mon amour, demain serait encore temps, fit la Vierge avec calme...

—" Cela m'amuserait... demanda le Sauveur... puis avec un sourire : " Pareil à un enfant pas sérieux, voyez, ma mère, ce que j'imagine...

Alors le bon Dieu créa un tout petit bambin joli comme un ange. Avec une petite bouche rieuse, de grands yeux bleus et de beaux cheveux bouclés...

—" Qu'il est gentil ! fit la Vierge en s'extasiant devant le cher petit... Vous me le donnerez, n'est-ce pas, mon fils ?

—" Non, ma mère, répondit le Seigneur ; il faut savoir être généreux et ne pas tout garder pour le Ciel... Il fait froid sur la terre... la neige tombe... les malheureux souffrent .. et cela m'afflige, fit de nouveau le Seigneur...

—" Pauvre petit amour, murmura la Vierge dont les yeux se voilaient de larmes .. C'est bien dur d'aller sur la terre après avoir connu le Ciel...

Le Seigneur souffla sur son œuvre.. et le bambin se mit à sourire... et des légions d'anges vinrent adorer le grand Maître dans sa nouvelle création...

" Va, dit le bon Dieu, à son petit ami, descends vers la terre pour consoler ceux qui pleurent... sourire à ceux qui souffrent et ranimer ceux qui se meurent... Tes chansons réveilleront les oiseaux... et la chaleur de ton regard jettera des flots de soleil dans tous les cœurs... Va, cher petit ami, et ne sois jamais triste ! ! !

—" Permettez, fit la Vierge à genoux, qu'avant son départ, je donne à ce petit messager quelques provisions de voyage... car la terre est bien loin et s'il allait avoir faim...

Et la Vierge alla là-bas, dans les nuages, chercher de " beaux petits cœurs de sucre " qu'elle mit dans les mains du voyageur qui disparut vers la terre pendant que les petits anges lui criaient : bon voyage ! en lui jetant des lilas et des violettes qu'il emporta... en souvenir...

Or, par un beau matin d'avril, quand la nature sommeillait encore, frileusement encapuchonnée de blanc, on vit le petit messager de Dieu s'avancer doucettement le sourire aux lèvres, la chanson au cœur... les menottes remplies de lilas, de violettes et de sucre......... puis un parfum de lis qui était le baiser d'adieu de la Vierge...

Les oiseaux l'entendirent venir et se mirent à chuchoter... cela réveilla les petits bourgeons qui levèrent la tête pour le voir passer... les brins d'herbe endormis depuis longtemps étouffèrent un " ouf ! " de délivrance......

Et le " printemps " passa sur la terre en semant partout, selon l'ordre du Seigneur, des fleurs, des chansons et des sourires...

....

Ainsi fut créé le printemps... un jour que le bon Dieu s'ennuyait.

MARGOT.

A l'Université Laval.

Nous devons quelques mots de remerciements et de félicitations à notre Université pour la façon courtoise et libérale avec laquelle elle a ouvert ses portes à une femme conférencière. Il convenait à notre grande institution canadienne de donner la première le bon exemple et de prouver qu'elle était au dessus des préjugés qui ont encore cours chez certaines personnes.

Messieurs les administrateurs et les gouverneurs ont compris leur devoir et nous les en félicitons cordialement.

Au mariage de X.., le bohème, deux de ses amis causent.

—Le malheureux, dit l'un, mais il est fou de se mettre en ménage : il est criblé de dettes et n'a rien à lui.

—C'est vrai, répond l'autre, regardez donc, jusqu'à sa femme qui a l'air *emprunté !*

AVIS

Les abonnés qui doivent déménager au mois de mai sont priées d'envoyer leur nouvelle adresse au bureau de ce journal.

Nous remplacerons, avec plaisir et à titre absolument gracieux, les quelques numéros qui pourraient manquer à la collection de l'année expirée de nos abonnés réguliers.

" Le Journal de Françoise," étant dorénavant publié à vingt pages au lieu de seize, sera vendu dans les bureaux de journaux dix cents au lieu de huit.

L'ADMINISTRATION.

Avis du printemps

Le printemps souffle de bons conseils avec les brises parfumées. Il vous dit qu'à ce moment de renouvellement de toutes choses qu'il faut aussi faire vos achats de toilettes nouvelles. Mais l'embarras de courir les magasins avec un portefeuille rempli de billets, de gros écus, de sous et de menue monnaie ! Sans doute, aussi pourquoi ne simplifiez-vous pas le procédé en déposant votre argent à la succursale de la Banque Provinciale chez Carsley ? Vous vous épargnerez les ennuis, les angoisses, les rides, voire même les chevaux blancs. Sans nulle préoccupation, vous pourrez vaquer à l'aise à la visite des magasins, et sans même attendre des heures et perdre un temps précieux pour recevoir la monnaie, vous n'avez qu'à mettre le chiffre de vos achats sur une des feuilles de votre carnet de banque en y ajoutant votre signature, et le commis qui vous a servies, se trouve payé. Quand une fois, vous aurez essayé, chères mesdames, le système de payer vos comptes au moyen de billets de banque, vous le trouverez tellement commode que vous ne saurez vous en passer.

Elle est fort connue l'aventure de ce maréchal de France sur qui un grenadier exaspéré d'une injustice tira un coup de pistolet en pleine poitrine. Le coup rata. Et, sans qu'un muscle de son visage bougeât, le vieux maréchal laissa tomber ces mots :

—Quatre jours de salle de police pour mauvais entretien de vos armes !

Recettes Utiles

NETTOYAGE DES COUVERTURES DE LAINE.—On peut rendre les couvertures bien blanches tout en leur conservant leur souplesse, par l'emploi du borax et du savon mou. Mettez deux cuillerées à bouche de borax pour une pinte de savon mou, et ajoutez assez d'eau froide pour recouvrir les couvertures. Lorsque le borax et le savon sont bien fondus, mettez-y les couvertures et laissez séjourner toute la nuit. Le lendemain, frottez, rincez à deux eaux et mettez sécher. Ayez bien soin de ne jamais tordre les couvertures.

MOYEN DE RAFRAICHIR ET DE PARFUMER LA MAISON.—Quelques gouttes d'huile de lavande dans un bol en argent ou en autre métal rempli d'eau très chaude. En déposant ce bol dans la salle à manger quelques minutes avant que le dîner soit servi, on donnera à l'atmosphère une fraîcheur et un parfum délicieux. Ce procédé est surtout très recommandé pour les petits appartements qui ne sont pas bien aérés.

TACHES D'ŒUF SUR L'ARGENTERIE.—On enlève les taches en les frottant avec un linge mouillé imbibé de sel.

POUR CONSERVER LE CÉLERI.—On peut conserver le céleri frais pendant plusieurs jours, en procédant comme suit : Nettoyez et lavez le céleri, puis mettez-le dans un verre à conserves, bouchez soigneusement et mettez dans un endroit frais.

ETOFFES NOIRES. On peut remédier à l'ennui d'avoir les vêtements noirs rendus luisants par l'usure, en frottant les endroits endommagés avec une éponge trempée dans une solution d'eau et de borax ; frottez ensuite avec de l'eau fraîche. Ce procédé est très recommandé.

TACHES DE SANG.—On enlève les taches de sang en les saturant premièrement avec du pétrole, et en les lavant ensuite à l'eau froide.

Une pâte faite de magnésie, d'arrowroot et d'eau et appliquée avec une brosse ne toiera les chapeaux de feutre blanc tachés. Une fois sec, brossez, et le chapeau sera comme neuf.

Cuisine facile.

BEIGNETS AUX POMMES.—Faire une pâte avec une tasse de lait doux, une cuillerée de sucre, deux cuillerées de poudre de patisserie mêlées à la farine ; éplucher et couper en morceaux quelques bonnes pommes à tarte, les mélanger dans la pâte et faire frire dans la graisse chaude. Servir avec du sucre d'érable

CROQUETTES AUX ŒUFS.—Fendez des œufs durs dans le sens de la longueur, écrasez le jaune, épicez, ajoutez des olives hachées, du sel, de la moutarde du jus de citron et du beurre, emplissez les blancs avec cette pâte, recollez les bords avec du blanc d'œuf, passez dans la chapelure et faites cuire.

SOUPE AU CHOCOLAT.—Faites roussir quatre cuillerées de farine ; ajoutez une cuillerée à thé d'épices de cannelle, de clous et de mace ; quatre grandes cuillerées de sucre, un litre de lait chaud ; quatre grandes cuillerées de chocolat fondu Remuez le mélange jusqu'à l'ébullition ; enlevez-le du four et ajoutez les jaunes de quatre œufs battus. Servez dans des verres avec une rose en crème fouettée sur le haut.

FOIE AUX ÉPICES —Coupez un foie de veau en deux, faites cuire, Enlevez les milieux, hachez-les ; ajoutez-y un oignon, du persil de la sauge, du porc salé, du sel, du poivre, de la chapelure. Remplissez les cavités. Cousez les bords, mettez dans une casserole, humectez avec de l'eau, du vinaigre et des épices.

Dans la jeunesse on songe à vous ; dans la vieillesse il faut songer aux autres.

MME DE LAMBERT.

***

Le couvent, c'est l'alcool des femmes romanesques. C'est plus sentimental que le whisky, et plus vieux jeu, c'est aussi plus fier, mais c'est bien toujours le même but : oublier..., s'oublier !...

PAUL BOURGET.

Entre voisins — Vous savez pas, mère Machin ? la locataire du cinquième, eh bien, elle vient de mourir de mort subite. .

– Oh ! la pauvre femme, est-ce qu'elle y était sujette ?...



Mots historiques.

Le seul portrait véritable qu'on ait de l'Arioste vient d'une représentation du Paradis, peinte par Garafois dans le réfectoire des Bénédictins de Ferrare. Le poète lié d'amitié avec le peintre, lui avait dit un jour : " Mettez-moi dans votre Paradis, car je ne prends guère le chemin de l'autre. "

Quel différence y a-t-il entre un paralytique et un mort ? demandait un jour Boileau.

Et comme on ne trouvait pas : " C'est, dit-il, que le paralytique est un mort qui souffre, tandis que le mort est un paralytique qui ne souffre pas."

Variété religieuse.

Saint-Patrice ayant converti un roi de la monomie nommé Dongus, il lui donna le baptême avec la plus grande solennité. Le saint évêque voulant s'appuyer sur son bâton pastoral, dont le bout était garni d'une pointe de fer, perça le pied du roi, qui souffrit la douleur sans se plaindre jusqu'à la fin de la cérémonie. Le prélat ayant vu l'accident, lui demanda pourquoi il ne s'était pas plaint : "J'ai cru, lui répondit respectueusement le roi, que cela faisait partie de la cérémonie."

Nous aimons toujours ceux qui nous admirent et nous n'aimons pas toujours ceux que nous admirons.

LA ROCHEFOUCAULD.

Mme Laure de Maupassant, mère du grand écrivain, a laissé par testament à la Société des Gens de lettres une somme de 3,500 francs avec la mission de veiller au bon état, au moyen des revenus de cette somme, de la sépulture de Guy de Maupassant et, principalement, de la garnir de fleurs.

Les hommes de lettres français seront vivement touchés de la pensée de Mme de Maupassant et, par leur piété, la tombe de Guy de Maupassant sera toujours parée des fleurs qu'il aimait.

Il ne faut pas laisser pousser l'herbe sur le chemin de l'amitié.

MME GEOFFRIN.

Variétés.

La vie d'hôtel à Oklahoma.—Oklahoma, Japon, est une ville où l'on ne sera probablement pas tenté d'aller s'installer, après avoir lu ces quelques extraits du règlement de l'unique hôtel du lieu : " Un supplément sera exigé des gentlemen qui se coucheront tout bottés.

" Trois coups frappés à la porte indiquent qu'un meurtre vient d'avoir lieu dans la maison, et qu'il faut se lever.

" Prière de ne pas enlever les briques qui sont dans les matelas.

" S'il pleut dans la chambre, il y a un parapluie sous le lit.

" Au cas où l'essuie-main ferait défaut, servez-vous d'un coin du tapis, etc., etc.

Le record de l'appétit. — Sans doute, personne ne le disputera au docteur H. S. Bonner, à Marion, (Indiana.) Cet intrépide Yankee se fait fort d'absorber à un seul repas, sans en être incommodé, les aliments suivants :

Oeufs durs, vingt-quatre ; Beefsteack, cinq livres ; Rôti, dix livres ; Huîtres conservées, quatorze boîtes.

Fromage, une demi-livre. Le docteur Bonner ne doit évidemment pas croire aux dilatations de l'estomac

***

Sur le boulevard :

—Tu sais, Untel, le récent officier d'académie...

—Eh bien ?

—Sa femme vient de lui donner une fille... que l'on a appelée Rosette.

—Déjà !

***

Un mot de Berryer, qui ne serait peut-être guère goûté aujourd'hui.

Un jour de réception presque intime, Thiers et Berryer, tous deux à l'apogée de leur illustration, se mirent à causer familièrement dans un cercle d'amis.

—Vous devez, dit Thiers à Berryer, posséder aujourd'hui une fortune considérable ?

—Mais non, répondit le grand avocat, j'ai enterré toutes mes petites économies à Angerville.

—Sans doute ! sans doute ! riposte le pétulant historien, mais vous avez soutenu et fait réussir les grandes causes. Vous qui avez défendu contre moi, avec une si heureuse vigueur, la création des chemins de fer, vous n'avez rien ! Cependant, vous n'aviez qu'à vous baisser pour en prendre !

Berryer était assis ; il se lève soudain comme mû par un puissant ressort, et répond par ces simples mots qu'il accompagne d'un de ses inimitables gestes :

—Oui ! mais il fallait se baisser !

***

Gay-Lussac avait trente ans quand il rencontra Joséphine, celle qui devait devenir sa femme. La jeune fille était simple employée dans un magasin de lingerie. Gay-Lussac la vit, assise derrière son comptoir, tenant un livre à la main, et qui paraissait beaucoup la captiver ; la jeune employée avait alors dix-sept ans à peine.

—Que lisez-vous ainsi, Mademoiselle avec tant d'attention, demanda le savant.

—Un ouvrage qui est peut-être au-dessus de ma portée, mais dans tous les cas, il m'intéresse beaucoup, c'est un traité de chimie.

De cette première entrevue devait résulter, quelques mois après, un mariage qui fut des plus heureux.

Mme Gay-Lussac avait fini par avoir la même écriture que celle de son mari, et il est aujourd'hui impossible de distinguer les autographes de l'un ou de l'autre. Quelques jours avant de mourir, Gay-Lussac, alors âgé de soixante-douze ans, disait à sa femme :

—Aimons-nous jusqu'au dernier moment ; la sincérité des attachements est le seul bonheur.

Pensées

Le meilleur des toniques, c'est le travail.

CHARCOT.

Toutes les illusions se tiennent : quand l'une d'elle tombe, les autres se détachent comme les fleurs d'une guirlande rompue.

HIPPOLYTE LUCAS."

Quand Dieu nous demande des sacrifices qui nous coûtent, nous devrions en être fiers, comme un enfant à qui son père donne une tâche difficile.

LACORDAIRE.

PAGE DES ENFANTS

Causerie

Il vous sera très curieux, j'en suis sûre, de lire le voyage aux Antipodes d'une jeune française, Mlle Cochet, qui sut si bien se tirer d'affaire, seule dans des pays inconnus, alors qu'à Paris une jeune fille de son âge ne peut sortir à la porte sans être accompagnée. Elle avait de la volonté et de l'initiative celle-là et nous la prendrions plutôt pour une américaine cette héroïne de vingt ans qui n'a pas craint d'affronter tant de fatigues et risquer de se heurter à bien des dangers. Je laisse à l'intrépide voyageuse le soin de vous raconter elle-même son voyage :

Est-ce à mon origine normande que remonte mes goûts de voyage ?

Les mêmes instincts d'aventure qui poussaient les hardis hommes du Nord sur les côtes de France et d'Angleterre, m'ont-ils poussée, moi Française élevée dans toute la réserve de l'éducation française, à quitter mon pays, la routine et le cadre connu de l'existence ?

J'eus beaucoup de peine à convaincre mes parents anxieux, et que l'idée de me rendre indépendante effrayait.

J'avais juste vingt et un ans quand je partis pour Londres. Sachant déjà assez bien l'anglais, j'y obtins facilement une situation d'institutrice dans une famille écossaise où je restai un an et fus fort heureuse ; de là, j'allai dans un pensionnat à Dublin, et de tous les pays que j'ai visités, l'Irlande est un de ceux qui m'ont laissé les meilleurs souvenirs.

D'Irlande, je revins à Bruxelles, qui est pour moi presque une seconde patrie. Mais là, je retrouvai les usages de la France, et, habituée que j'étais à l'indépendance britannique, je ne pus me faire facilement aux mœurs de nos pays.

Je visitai plusieurs fois l'Allemagne mais sans être tentée par l'existence qu'on y mène Il semble que les plus grands plaisirs pour les hommes soient de boire et de fumer ; pour les femmes d'absorber beaucoup de tartes et de café dans les *Klatchercien* journalières, dont la réputation des absents sort fort endommagée.

Naturellement, ma pensée retournait vers les pays anglais où j'avais rencontré vraiment un genre de vie et un milieu à mon gré. Mais j'étais devenue plus téméraire par l'habitude des voyages, l'Angleterre me semblait déjà trop près, et je rêvais des colonies, comme d'une terre promise où tout serait nouveau, et, par conséquent, charmant.

Les colonies ! c'est fort vague, cela comprend quatre parties du monde, ou à peu près ; des climats et des régions essentiellement différents. Néanmoins, tout m'étant inconnu m'était d'un égal attrait.

Je ne connaissais rien des différentes lignes de paquebots. Un petit guide-réclame qui donnait des renseignements sur toutes les colonies anglaises, faisait une description qui me séduisit du climat néozélandais ; ces pages et ce que j'avais déjà entendu dire de la végétation et des mœurs fixèrent mon choix sur ces pays.

J'avais, pendant les quelques années passées dans les îles Britanniques et en Belgique, amassé de quoi payer mon passage, même aux Antipodes, me conservant environ mille francs, pour attendre, au terme de mon voyage, une situation convenable.

Sans hésiter, j'arrêtai donc mon passage sur le steamer *Papanni* qui devait partir pour Auckland le 20 juin 1899, passant par Ténériffe, le Cap et le Tesmanie.

La famille à laquelle j'appartiens ne jouit malheureusement pas des mêmes instincts d'aventure que moi ; donc, comme je prévoyais de sa part une résistance à mes projets, peut-être des reproches, je ne leur dis rien de ce que j'avais décidé, et le 19 juin je quittai Bruxelles sous prétexte d'aller passer mes vacances à Londres, en laissant à mes parents l'impression que j'allais revenir immédiatement. Ce départ brusque pour une terre inconnue était évidemment un coup de tête, mais il répondait parfaitement à mon extrême désir d'inconnu et d'imprévu. Si j'avais demandé l'avis de gens sensés, ils m'auraient bien certainement déconseillé une expédition aussi incertaine. Je ne pris d'autre avis que le mien, et je ne l'ai jamais regretté.

Nous devions quitter Londres à une heure de l'après-midi, mais, par suite de retards fréquents dans le chargement des marchandises, nous ne partîmes qu'à minuit. Toute l'après-midi je me promenai sur le pont, observant les passagers. Il tombait une pluie serrée et triste, et je sentais cruellement l'isolement, plus pénible encore au moment d'un départ.

Le brouillard nous cachait la perspective de Londres ; seuls étaient visibles sur l'eau sombre de la Tamise tout autour de nous, les steamers et les voiliers de provenance lointaine, offrant cette apparence de négligé, de réparation, de déshabillé qui est commune aux vaisseaux du port.

Toute l'après-midi se passa à charger ; la plus grande partie de la cargaison était de la tôle ondulée, dont sont recouvertes toutes les maisons aux colonies.

Enfin, vers minuit un petit tug s'approcha de nous et lentement se mit à nous remorquer jusqu'à l'écluse.

Là, on s'aperçut que la *sweetheart* d'un des matelots avait été oubliée à bord ; il fallut la descendre à terre avec une corde, mais la fille n'en parut pas fort embarrassée ; je suppose que sa timidité ayant été fort mise à l'épreuve, elle n'en avait conservé que très peu. A une heure du matin nous étions en plein mouvement vers Greenwich, pour moi en plein mouvement vers l'inconnu.

Deux jours après nous nous arrêtions à Plymouth et quelques heures après avoir quitté ce port on découvrait à bord un *slow'away*, c'est-à-dire un homme qui, grâce à la connivence des matelots, parvient à se cacher sur

PAGE DES ENFANTS

le bateau dans le but de se faire transporter aux colonies gratis. Les *stow' away* appartiennent de droit à la police à laquelle le capitaine peut les remettre, mais quand—et c'était le cas de celui-ci, — ils paraissent honnêtes, le capitaine " leur fait travailler leur passage," selon l'expression anglaise, et les laisse libres d'atterrir où ils veulent.

Notre première escale fut à Ténériffe. Nous y passâmes toute la soirée et, je dois bien le dire même à la honte du peuple anglais, tous nos passagers revinrent gris. L'un d'eux se promenait sur le pont vers minuit, criant à tue-tête : " *Ship! Does'nt she roll!* "Sacré bâteau, comme il roule." Nous étions à l'ancre.

Notre traversée jusqu'au Cap dura encore quinze jours. Dans cet intervalle de calme eurent lieu nos " sports " : courses d'obstacles, combat de coq. course de pomme de terre, *tug-of-war*, course au cigare, et souvent le soir nous dansions. Les jours passaient très vite. Quand nous atteignîmes le point le plus austral de notre route, le froid devint très vif.

Sur le pont l'eau était gelée, la mer extrêmement forte balayait constamment le pont. Un de nos passagers, un *cockney* qui n'avait jamais vu l'eau, dormait avec sa ceinture de sauvetage, on prétendait qu'un soir que la mer était particulièrement forte, il avait voulu s'installer dans un des bateaux de sauvetage, afin d'être sûr d'y trouver place en cas d'accident. Beaucoup de passagers s'ennuyaient ; moi, je n'étais pas pressée de voir finir le voyage dont la terminaison devait me laisser aux prises avec les difficultés de la vie. Nous arrivâmes enfin à Hobart, capitale de la Tasmanie, et pour la dernière fois notre bâteau se mit en route vers Auckland, que nous atteignîmes le 21 août vers onze heures du matin, par une de ces belles journées d'hiver qui sont ce qu'on peut rêver de plus délicieux. J'allai trouver le principal d'une *grammar school.* Il m'adressa aux directrices de deux écoles de filles dont l'une m'engagea immédiatement comme professeur ; ainsi mon destin se trouva presqu'immédiatement réglé et ce voyage aventureux finit le plus prosaïquement du monde.

M. COCHET.

A propos de la lettre d'Athènes

Il a été omis de vous présenter l'auteur de la lettre d'Athènes, une jeune grecque qui doit venir bientôt faire son voyage de noce au Canada. Cette lettre m'a été communiquée par une amie du JOURNAL DE FRANÇOISE et, chers enfants, une amie de votre page tout particulièrement.

TANTE NINETTE.

LES JEUX D'ESPRIT

Charade

Mon premier compte douze mois,
Mon second, poète sublime,
Proscrit d'Italie autrefois,
A des enfers bravé l'abîme.
Mon tout d'un égal mouvement,
Berce notre âme doucement
Sous le charme d'une musique
Rêveuse et mélancolique.

Géographie

(Pour les petits jusqu'à 12 ans)

Combien de comtés dans la Province de Québec, et dans celle d'Ontario ?

Charades amusantes

Quel est le saint qu'on trouve toujours dans une pomme ?

Quelles sont les personnes qui ont le plus de caractère ?

Réponses à Jeux d'Esprit

Anagramme

Pour me trouver, le poète rêveur
Se creuse la cervelle.
Brouillez mes lettres ; du tireur
Je suis l'aide fidèle.

Rép : Rime et mire.

Ont répondu : Marie-Antoinette Gosselin, Chicoutimi ; Laura St-C. ; Albertine G. ; Lamotte J., Québec ; Fleur des Neiges ; Printemps Tardif ; Auréa, Ottawa ; Lucette et Marie, Montréal ; Aline Alain, Chicoutimi ; George-Emile Boulay, Thérèse, Coaticook.

Réponse à chercher

Quels sont les trois souverains les plus jeunes de l'Europe ?

Alphonse XIII d'Espagne né en 1886, Wihelmine, reine de Hollande, née en 1880 et Victor-Emmanuel III, né en 1867.

Albertin G., Roséa II, Adrieux, Québec ; Lucette, Joséphine D., Angélique V., Montréal ; George-Emile Boulay, Thérèse.

Géographie

(Pour les petits jusqu'à 12 ans.)

Nommez les comtés depuis Gaspé jusqu'à la province d'Ontario qui touchent les Etats-Unis par un de leurs côtés ?

Rép. : Kamouraska, l'Islet, Montmagny, Bellechasse, Dorchester, Beauce, Compton, Stanstead, Brome, Missisquoi, St Jean et Huntingdon.

Ont répondu : Jacques Cœur, Colette, Louisa St-C., Montréal ; S. Lainé, Louis et Victor Brien, H. Couture et Andréa Castonguay, Québec ; Thérèse St-Pierre, George-Emile Boulay, Coaticook.

Mots d'enfants.

Mlle Lili a cinq ans et un très mauvais caractère ; on lui refuse un jouet et elle fait une scène : pleurs, cris, trépignements.

—Tu sais, lui dit sa mère, si tu continues je vais appeler Croquemitaine.

Alors la fillette, s'apaisant tout à coup, répond froidement :

—Oh tu sais, Croquemitaine, il faut trouver autre chose... c'est bien usé ..

—

Enfant Terrible. — *Le Père.* — Je vous avais promis un lièvre pour dîner, mais ma cuisinière l'a manqué.

Bébé.—C'est pas la cuisinière, c'est toi qui l'a manqué... tu sais bien j'étais avec toi.

—

Dis, maman, le déluge c'est vieux ?
—Oh très vieux, très vieux.
—Alors, grand'mère y était ?

Pensée d'un philosophe :

Un homme toujours mécontent, et de tout, nous horripile, comme un fanfaron de maussaderie.

Par contre, celui qui paraît toujours "bien aise" nous semble un niais insensible aux deuils affreux de la vie.

Toutefois, il nous reste comme une notion exacte de ces deux espèces d'intérieurs humains.

Tandis que nous ne saurions rien voir dans ce flegmatique indifférent, qui boit, mange, dort, travaille, engendre et voit mourir avec la même impassibilité.

On garde les moules des statues, les empreintes qui refont toujours des objets pareils ; mais mon corps, mon visage, mes pensées, mes désirs ne reparaîtront jamais.

GUY DE MAUPASSANT.

On ne peut recommencer le passé, et tous le regrettent ; mais on peut recommencer l'avenir et tous l'oublient.

E. MARBEAU.

Le respect humain est un manque de respect envers soi-même.

COMTESSE DIANE.

Faites-vous vieille de bonne heure, afin d'être jeune plus longtemps.

MME DE MAINTENON.

Qu'est-ce qu'un roman une comédie ? Une déposition de témoins sur la vie.

RENÉ DOUMIC.

Ma longue vie m'a apris qu'il faut beaucoup pardonner et ne rien oublier.

GUIZOT.

La beauté absolue, c'est la beauté spirituelle, la beauté intellectuelle, la beauté morale ; de quelque nom qu'on la nomme, elle est au fond de nos consciences comme le principe de l'idé du beau, comme l'idéal dont se rapprochent plus au moins les beautés finies que nos sens perçoivent.

CAMILLE FLAMMARION.

Il faut, il faut absolument que l femme soit gracieuse. Elle n'est pas tenue d'être belle. Mais la grâce lui est propre. Elle la doit à la nature, qui la fait pour s'y mirer. Elle la doit à l'humanité. La grâce charme les arts virils et donne un sourire divin à la société toute entière.

J. MICHELET.

Vanille essence Jules Bourbonnière se vend à $1.00 et $1 50 la livre fluide. Tel. Bell Est 1122.

Fleurs Fraiches !

Reçues tous les jours chez

ED. LAFO. D

Le Fleuriste des Theatres

1607 RUE STE. CATHERINE

Tél. Bell Est 1949

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés.

CORS-VERRUES-DURILLONS

"ANTIKOR-LAURENCE"

Remède sûr et efficace pour enlever promptement et sans douleur les

Cors, Verrues et Durillons

Energique, Inoffensif et Garanti.

EN VENTE PARTOUT

Envoyé par la poste sur réception du prix **25c. le flacon.**

A. J. LAURENCE,-Pharmacien, Montréal

PLUS DE CORS AUX PIEDS !

L'ELEGANCE

Se trouve toujours dans une toilette finie avec nos

Plissés Français, Accordéon et Couteau.

Création du Printemps

PLISSE SOLEIL

pour

JUPE PROMENADE

Une spécialité.

Ouvrage garanti et promptement exécuté. Pour détails et prix, s'v. p., vous adresser à la



CORSETS

DERNIERS MODELES

Importés directement et vendus à des prix modérés. Choix varié. Réparation corsets faits avec soin. Fournitures, telles q : balei nes, aciers de côté, etc., à bon marché.

C. J. GRENIER & CIE, 1613 Ste-Catherine

2me porte de la rue St-Hubert

...SPIRITE

Montres et Bijoux

Notre assortiment de nouveautés est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantageuse. . . . .

N. BEAUDRY & FILS

Bijoutiers Opticiens

212 Rue St-Laurent, Montreal

Essayez le Polisseur CANDO pour argenterie. Demandez un échantillon.

TEL. BELL, MAIN 2106.

CREME GERMANDREE

Pour la beauté et l'Hygiène du teint . . . .

EN POUDRE ET EN FEUILLES

Secret de beauté d'un Parfum idéal, d'une adhérence absolue, salutaire et discrète . . . .

A VENDRE

Chez tous les PHARMACIENS

VIN MARIANI

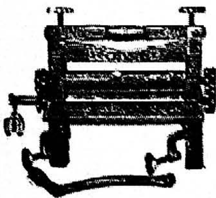


Le Tonique Français Ideal **pour le Corps, les Nerfs, le Cerveau.**

Lowrence A. Wilson Co., Limited.

Montréal

Articles de Ménage



Balayeuses de Tapis "Bissell" depuis **$2.50**

Moules Français pour gelées, gâteaux, etc., depuis **50 cts.**

Ustensiles de Cuisine en acier émaillé, la pièce, **25 cts.**

Tordeurs, Moulins à Laver, Seaux, Cuvettes, Eponges, etc.

L. J. A. Surveyer

6 RUE ST-LAURENT

A deux portes de la rue Craig. **MONTREAL**

Manuel du Journal des Demoiselles

9e édition, considérablement augmentée

Méthodes pour les principaux travaux de dames

Impressions sur étoffes.—Marques du linge. Manière de relever et agrandir les patrons. Tapisserie.—Tricot.—Crochet.—Filet.—Dentelles. Macramé.—Augmenté de la Dentelle au fuseau, Des renseignements très détaillés sur la manière de peindre sur toile gobelin, sur satin, sur velours, sur drap ainsi que la Peinture au Vernis Martin, l'enluminure, la Photominiature, etc.

Orné de 500 figures et vignettes

Prix du volume : Broché, Paris 3 fr. Département et Etranger, 3 fr. 75.

Envoyer un mandat de poste à

M. R. Thiers, 14, rue Drouot

POUR BIEN RECEVOIR

Vos amis, ayez toujours les . . . .

Vins Porto & Madère

—DE—

BLANDY FRERES.

Seuls agents à Montréal ;

LAPORTE, MARTIN & CIE.



Spécialiste :

BEAUMIER

Médecin et Opticien

A l'Institut d'Optique



EXAMEN des Yeux GRATIS

1854 Ste-Catherine, Coin Cadieux **Montréal**

Est le meilleur de Montréal comme Fabricant et Ajusteur de Lunettes, Lorgnons, Yeux Artificiels, etc., Garantis pour bien voir, de loin et de près, et guérison d'Yeux

☞ AVIS—L'Institut d'Optique du Spécialiste Beaumier. Occupera le 1er Mai 1911 les 2 étages du No 1824 rue Ste-Catherine, coin ave Hôtel-de-Ville, vu l'augmentation de la clientèle.

QUERY FRERES Photographes

10 Cote St-Lambert, Montréal

Librairie Beauchemin

à responsabilité limitée.

256 RUE ST-PAUL, MONTREAL

LETTRES DU P. DIDON à Mademoiselle Th. V ... 27e édition, 1 vol. in-12 .... 0.88

LETTRE DU P. DIDON à un ami, 1 vol. in-12 0.88

L'EDUCATION PRESENTE. Discours à la jeunesse par le P. Didon, 1 vol. in-12 .... 0.88

INDISSOLUBILITE ET DIVORCE. Conférences de Saint-Philippe du Roule, par le P. Didon, 1 vol. in-12 .... 0.88

LA FOI EN LA DIVINITE DE JESUS. Conférences prêchées à l'Eglise de la Madeleine. Carême de 1892, par le P. Didon. 1 vol. in-12 .... 0.88

EN TERRE SAINTE, par Mademoiselle Th. V. (Thérèse Vianzone), 1 vol. in-12, illustré.. 0.88

HENRI DIDON, par Jaël de Romano, 1 vol. in-12 .... 0.88

Librairie Beauchemin

(à responsabilité limitée)

256 Rue Saint-Paul

Avez-vous un Bébé ?

Sirop du Dr Coderre

POUR LES ENFANTS

Le plus sûr et le meilleur Sirop Calmant

pour les divers maux de l'Enfance, pour adoucir les gencives et aider la dentition, pour la Diarrhée et la Dyssenterie provenant de la même cause ; pour soulager les Coliques et régler les intestins. Pour calmer les souffrances et amener un sommeil paisible au petit souffrant, il est sans égal.

Il adoucit les souffrances de l'Enfance;
Il est le repos des Mères fatiguées.
Il épargne de précieuses existences.

Prix 25c. A vendre partout

STANTON'S PAIN RELIEF

Pour usage interne et externe

Un remède de famille prompt et sûr

STANTON'S PAIN RELIEF est sans contredit le remède du jour. Il devrait avoir sa place dans toutes les maisons. Les individus et les familles en voyage devraient toujours en avoir.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède interne pour les Coliques, la Diarrhée, les Crampes d'Estomac, la Flatuosité et l'Indigestion, agit promptement, en soulageant immédiatement le patient.

COMME GARGARISME pour le Mal de Gorge il n'a pas d'égal.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède externe pour les Entorses, les Crampes dans les membres, le Lumbago, le Mal de Dos, les Douleurs de Poitrine et des Côtés, le Mal de Dents, son action est prompte et agréable, donnant de l'aise et du bien-être, sans causer aucune irritation.

STANTON'S PAIN RELIEF.—Aucun Voyageur, aucun Touriste dans les campagnes ne devraient se trouver sans une bouteille de ce remède sous la main en cas de besoin.

A vendre partout. Prix 25c.

LES VERS.

Les Pastilles du Dr Coderre pour les Vers.

sont le remède en usage le plus agréable et le plus logique pour les vers. Ces Pastilles chassent radicalement les Vers sans causer aucun préjudice ni pendant ni après.

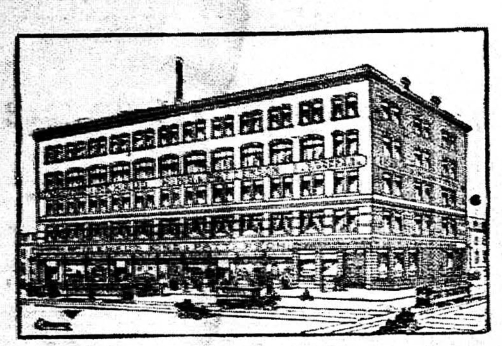
Ce remède à la forme d'une **Tres petite Pastille de chocolat**, étant considéré comme la forme la meilleure et la plus simple pour l'usage des enfants ; étant petite on l'administre facilement, agréable à l'œil et bonne au goût. Au cas où les enfants refuseraient d'avaler les pastilles, écrasez-les et faites-les prendre en poudre. Les instructions complètes pour enfants et adultes sont contenues avec chaque paquet.

DEMANDEZ LES PASTILLES DU DR CODERRE POUR LES VERS

Assurez-vous que ce sont les véritables, chaque paquet porte sa signature et son portrait.

Prix, 25c. la boite, ou par la malle sur réception du montant.

The Wingate Chemical Co., Ltd, Montreal, Can



Le Temps est Arrive

de penser à vos achats de

MEUBLES, etc. ! !

Une visite à nos grands magasins vous convaincra certainement que nous avons le plus beau choix de

Meubles, Lits en Fer et en Cuivre, Literie, Tapis turcs, Rideaux, etc.,

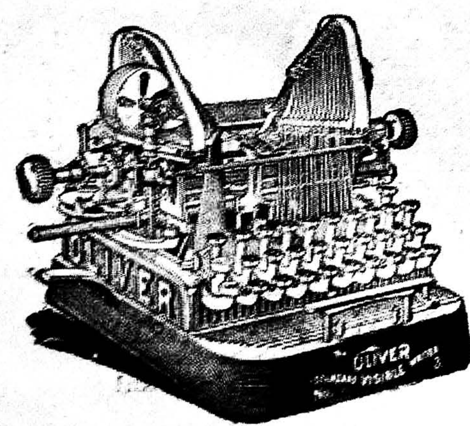
et que tout en vous offrant les dernières nouveautés, nous maintenons les prix au plus bas.

Renaud, King & Patterson

COIN SAINTE-CATHERINE et GUY

Le Clavigraphe Canadien OLIVER

Qui écrit d'une façon visible.



Dont le record n'a pas été surpassé

Manufacturé pour le Canada et l'Amérique du Sud par

La Compagnie Linotype

156-8 Rue Saint-Antoine

MONTREAL

Demandez nos conditions spéciales. Agents demandés dans les territoires non-occupés.

COALTOR SAPONINE

Désinfectant Cicatrisant

ADMIS DANS LES HOPITAUX DE PARIS

Très efficace contre les

PLAIES, CANCERS, ANGINES, SUPPURATIONS, Etc. Etc.

Ses qualités assainissantes et toniques le rendent incomparables pour

L'HYGIENE DE LA FAMILLE

Lotions, lavage des nourrissons, soins de la bouche qu'il purifie, des cheveux qu'il débarrasse des pellicules, etc.
☞ Le meilleur antiseptique pour l'entretien des dents, des gencives et des muqueuses.

☞ Se méfier des Contrefaçons ☜